



Le Poupon Jean : Né le 1-10-1893 à Plogonnec ; 1922, prêtre, étudiant à Rome ; 1923, professeur à Pont-Croix ; 1935, directeur au grand séminaire ; 1941, recteur de Mahalon ; 1947, curé doyen de Briec (jusqu'en 1954) ; 1948, chanoine honoraire ; 1950, official du diocèse ; 1954, chanoine titulaire et aumônier de Kernisy Quimper ; 1955, doyen du chapitre ; décédé le 27-09-1958.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1959 p. 279-281, 302-303, 319-321, 335-337.



Chanoine Jean LE POUPON,
Doyen du Chapitre Cathédral.

Le lundi 29 Septembre 1958, sous la présidence de Monseigneur l'Evêque, en présence de Monseigneur l'Auxiliaire, d'une centaine de prêtres du diocèse de Quimper, auxquels s'étaient joints les représentants des Chapitres de Saint-Brieuc et de Vannes, et de forts groupes de paroissiens Saint-Corentin, les obsèques du chanoine Jean Le Poumon, doyen du Chapitre, official, aumônier de Kernisy. L'assistance eût été encore plus nombreuse si la mort de M. Le Poupon n'était survenue un samedi, ce qui empêcha de répandre à temps par la presse la nouvelle de son décès et la date de ses funérailles.

M. Le Poupon avait bien mérité cet hommage par ses remarquables qualités et par une vie sacerdotale toute de zèle et de labeur apostolique.

Il naquit à Plogonnec, le 1er Octobre 1893, dans un « penn-ti » du village de Boutéfégleg, d'une famille très modeste : son père était tailleur, et sa mère couturière. Ils émigrèrent à Douarnenez en 1897, et deux autres garçons y naquirent à leur foyer, dont l'un, Yvon, devint assistant général des Frères de Ploërmel. Le père mourut en 1900. La maman travailla davantage pour élever ses trois fils, qu'elle forma de façon virile et chrétienne, surtout par son exemple de foi, de piété et de labeur.

Jean fit ses études primaires à l'école Saint-Blaise. Dès l'âge de six ans, il déclarait fermement : « *Me vo beleg !* » Ce qui contribua peut-être à lui inspirer si tôt le désir du sacerdoce. Ce fut l'exemple d'un de ses oncles qui, entré dans la Compagnie de Saint-Sulpice, fut, au Canada, un excellent directeur de Séminaire.

Le clergé de Douarnenez remarqua ce garçon, très timide, mais intelligent et pieux, et l'un des vicaires, M. Lohéac, qui mourut recteur de Plouarzel, fut son maître de latin. « *Jean, dira-t-il plus tard, récitait ses leçons imperturbablement. Il écoutait mes explications avec de grands yeux attentifs et savait me les réciter avec une clarté et une précision qui m'émerveillaient.* »

En 1906, Jean entra en sixième à Pont-Croix, avec son ami François Galès, le futur curé de Daoulas, élève, lui aussi de M. Lohéac. Le Petit Séminaire fut expulsé en Janvier 1907, et les deux petits Douarnenistes s'en furent à Lesneven pour les trois derniers mois de l'année scolaire. En Octobre, 1907, ils reprenaient comme élèves de Quatrième, leur place à Saint-Vincent, de SM qui venait de s'établir au Likès de Quimper.

De la Quatrième à la Philosophie, les succès de Jean allèrent croissant. En Seconde, il prit définitivement la tête de son cours, et obtint sept premiers prix, Il en eut onze en Première, et, en Philosophie, dans toutes les matières sans exception.

Le Grand Séminaire le reçut en Octobre 1912. Il faut croire qu'il y brilla autant qu'à Saint-Vincent, puisque, au bout d'un an, ses maîtres le jugèrent apte à poursuivre ses études au Séminaire Français et à l'Université Grégorienne de Rome.

Il y avait fait un an de philosophie quand éclata la guerre. Mobilisé au 62e de Vannes, à la fin de 1914, il partit pour le front, au début de 1915. Il aimait plus tard à redire que ses aptitudes militaires devaient être bien médiocres, puisqu'il ne dépassa jamais le grade de caporal. Aussi bien n'en eut-il pas le temps : en Février 1910, il fut blessé, gazé, fait prisonnier à Verdun.

Ce qu'il fut dans les camps d'Allemagne, un de ses anciens compagnons de captivité, séminariste de Lille, qu'il retrouva plus tard à Santa-Chiara, l'a décrit en ces termes : « *C'est dans les premiers mois de 1916 que nous nous sommes rencontrés, allant ensemble vers l'inconnu ; et, à part quelques jours de 1918, nous ne nous sommes plus quittés. Il a rejoint peu après moi le camp de Lindburg-an-der-Lahn, où l'on avait installé une sorte de séminaire de captivité. Nous avons navigué, pâti, travaillé ensemble... Cette vie commune est nécessairement révélatrice du fond des âmes. Et, sous les dehors bourrus qui protégeaient sa réserve timide, j'avais vite découvert un solide équilibre, une vive sensibilité et un très bon cœur. Son dédain des contingences matérielles, où il mettait volontiers une pointe d'affectation, ses boutades mettaient une note de gaieté dans une existence assez terne... Mais quelle richesse sous ces originalités superficielles ! Quelle conscience pour accomplir tout son devoir, et, j'en suis convaincu, quelle vie intérieure profonde et pleinement sacerdotale !* »

Ce bref portrait est d'une étonnante lucidité : il indique à peu près tous les éléments essentiels de la physionomie morale de M. Le Poupon, telle qu'elle se manifesterait dans les étapes suivantes de son existence.

Il rentra d'Allemagne, mal remis de ses fatigues. Six mois dans le climat vivifiant d'Huelgoat lui rendirent ses forces et une santé assez robuste pour lui permettre de se dépenser, sans compter et sans faiblir, au cours de ses études, puis dans les postes qu'il occupa après son ordination sacerdotale. Peut-être cependant ses poumons gardèrent-ils quelque trace des gaz de 1916, ce qui expliquerait cette toux fréquente et sonore qui signalait de loin sa présence ou son approche et préludait au mat qui devait un jour l'emporter.

En Octobre 1919, il reprit le chemin de Rome. Il s'y classa parmi les meilleurs élèves du Séminaire Français. Et ceci n'est pas un mince éloge, quand on sait que quelques-uns de ses condisciples, de ses émules, furent plus tard promus à l'épiscopat, tels Monseigneur Lefèbvre, archevêque de Bourges, et Monseigneur Perin, évêque d'Arras, était aussi de sa promotion.

Tous ceux qui l'ont connu là-bas ont gardé le souvenir de sa vigueur intellectuelle et de ses dons exceptionnels pour les sciences sacrées, comme aussi de ses réparties à l'emporte-pièce, qui ne voilaient pas sa grande charité. Ses maîtres l'avaient en grande estime, et le R P. Le Floc'h, originaire de Kerlaz, était fier de son compatriote.

A ses heures de loisir, ou durant les vacances de Noël et de Pâques, et dans ses voyages d'aller et retour, M. Le Poupon s'intéressait aux richesses d'art que lui offraient Rome et l'Italie, et l'on ne prenait pas à la lettre cette réflexion qu'il émit un jour à propos de la visite des musées : « *Au bout d'une heure, ma provision d'admiration est épuisée* ». Séminariste puis prêtre, il goûta, bien plus encore que les chefs-d'œuvre des peintres, des sculpteurs, ou des architectes, toutes les manifestations de la vie de l'Eglise en son centre : audiences papales, cérémonies de canonisation ou de béatification à Saint-Pierre, élection de S. S.

Pie XI... Il aimait à visiter, en y priant, les basiliques et les sanctuaires plus humbles, mais si riches de souvenirs. Et tout cet ensemble, dont il profita pendant cinq années contribua à lui former une âme pleinement romaine et catholique.

Le 25 juillet 1922, il fut ordonné prêtre en la cathédrale de Quimper. En Juin 1923, il revenait dans le diocèse, docteur en Philosophie de l'Académie de Saint-Thomas, et, au surplus, bachelier en Droit canonique.

Ainsi bardé de diplômes, il aurait pu aspirer à devenir directeur au Grand Séminaire, et nul ne se fût étonné d'un tel choix. Mais il était assez humble pour trouver tout naturel d'être

Nommé à Saint-Vincent et de s'y voir confier la Cinquième, puis la Quatrième. Comme il s'était donné à la théologie, il s'appliqua de tout cœur à l'enseignement des grammaires et il mena rondement, rudement parfois des classes très populeuses.

Au cours de ses deux années de Quatrième, tout en corrigeant tous les devoirs de cinquante à soixante élèves, il prépare une licence en Philosophie, sans suivre des cours de Faculté en se faisant seulement corriger quelques dissertations à Angers. Les bulletins de victoire se succédèrent à toute allure : en Juin 1926, le certificat de Logique ; en Juin 1927, ceux d'Histoire de la Philosophie et de Morale et Sociologie ; en Mars 1928, celui de Psychologie. La Faculté des Lettres de Poitiers lui avait décerné une mention « Assez Bien » et trois « Bien ».

Comme il revenait de Poitiers, en Mars 1938, Monseigneur Dies, professeur à l'Université d'Angers, l'attendait à la gare de cette dernière ville et lui proposa une chaire de Philosophie

A l'Université de Nimègue, en Hollande, si j'ai bonne mémoire. Cette offre montrait en quelle estime un maître renommé tenait M. Le Poupon. Celui-ci la déclina : la perspective de l'exil en pays inconnu, la pensée de sa mère seule à Douarnenez lui firent préférer Pont-Croix, qui, d'ailleurs tenait à le garder !

En 1929, quand M. Prigent devint curé de Ploudiry, M. Le Poupon le remplaça en Philosophie. C'est là qu'il donna pleinement sa mesure.

Bien plus qu'en Quatrième, il laissa paraître sa bonté foncière et l'intérêt qu'il portait à chacun de ses élèves. Mais comme en Quatrième, il fut un maître exigeant. Et d'ailleurs il entraînait au travail par son exemple : en moins de deux ans, pour remplacer le « vieux Père Lahr, « il rédigea et polycopia lui-même un cours complet de Philosophie, où l'on trouvait un exposé personnel, bien documenté, clair et méthodique ; des jugements nets et solidement fondés ; en Métaphysique, une fidélité résolue à saint Thomas ; dans les questions touchant à la religion, une parfaite sûreté doctrinale. La valeur de ce cours le fit adopter par plusieurs autres collègues. Mais l'auteur ne consentit jamais à le laisser imprimer: «Ce n'est qu'un brouillon -, répondait-il à ceux — confrères ou éditeurs — qui lui proposaient d'assumer les frais de la publication. On se demande ce qu'eût été la « copie » !

De 1929 à 1935, son influence marqua profondément ses philosophes. Elle s'étendait à toute la division des Grands, par l'action qu'il exerça comme directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge. Aux congréganistes comme à ses dirigés, M Le Poupon inculquait avec une piété solide, l'amour de l'étude et la conviction que le travail était, pour des collégiens et de futurs prêtres, le devoir d'une source de générosité.

Son dévouement envers les élèves trouvait à s'exercer même au cours des vacances : quand, l'été le ramenait auprès de sa mère, à Douarnenez, il dirigeait, de façon très paternelle et très vivantes, les promenades des collégiens, ses compatriotes, au Ris ou à Trez-Malaouen.

Pour les autres professeurs, il fut un collègue d'un commerce très agréable, spirituel et serviable, particulièrement quand ils recouraient à ses lumières sur quelque point de théologie, de morale, d'Ecriture Sainte, voire de liturgie. Par un contraste curieux, ses brillantes qualités intellectuelles le laissaient facilement désarmé devant certains « tours » machinés par ses confrères. Mais il riait sans rancune d'avoir la victime trop naïve de ces innocentes mystifications.

Tous l'admiraient et l'aimaient, et lui-même se trouvait très heureux dans ce climat de charité et de collaboration fraternelle à une œuvre très prenante et dont il sentait toute l'importance.

Aussi lui en coûta-t-il de quitter Saint-Vincent pour devenir, en Octobre 1935, directeur au Grand Séminaire, et la maison tout entière regretta vivement son départ. Mais tous aussi savaient qu'il était parfaitement apte à ses nouvelles fonctions.

On eût souhaité lui voir confier la chaire de dogme ; il y eût fait merveille. Il fit aux séminaristes, de 1935 à 1937, le cours de Théologie fondamentale et les conférences spirituelles ; de 1937 à 1940, ceux de Morale, à quoi s'ajoute, pendant quelque temps, l'enseignement de la philosophie « *dite universitaire* » aux candidats à la deuxième partie du baccalauréat.

En tous ces domaines, si divers, il fut à la hauteur de sa tâche. Au Séminaire, comme à Pont-Croix, il fit grande impression et exerça une profonde influence sur ses élèves par l'étendue de ses

connaissances, la solidité, la précision et la clarté de son enseignement, en même temps que par sa probité intellectuelle et la sûreté de son jugement.

Quand le Séminaire, expulsé de Missilien par les Allemands, dut se réfugier à la Retraite de Lesneven, en Octobre 1940, M. Le Poupon l'y suivit. Mais, avant Noël, il exprima le désir de devenir recteur, pour pouvoir prendre chez lui sa mère, souffrante, épuisée par une vie de travail sans trêve.

Le 31 octobre 1940, Monseigneur Duparc le nommait à Mahalon. Il eut la douleur d'y voir mourir sa mère, trois mois après son installation. Il y resta lui-même près de sept ans. Comment il s'y acquitta des fonctions que lui imposait un ministère très différent de ceux qu'il avait exercés jusque-là, un prêtre originaire de la paroisse l'a décrit en ces termes :

« Il a laissé à Mahalon le souvenir d'un prêtre bourru et bon, - l'expression est la même que chez le compagnon de captivité cité plus haut -. Cet extérieur rude ne déplaisait pas à la population, qui sentait la délicatesse de son âme. Sa bonté était d'autant plus appréciée qu'il fallait la découvrir et qu'elle ne visait pas à la popularité.

Il y sut un homme de devoir, jusqu'au scrupule. Je me souviens de l'avoir entendu dire, au début de son ministère, à Mahalon, qu'il regrettait de ne pouvoir prendre part à tous les « jours » de réception des environs, de peur de manquer un malade à l'article de la mort. Une absence de quelques heures lui posait un problème de conscience.

Il n'a pas marqué son passage par des réalisations matérielles éclatantes. Il aimait son église, son presbytère, son jardin, et il les soignait avec amour... Par devoir, il s'est occupé des mouvements de jeunesse. Il se désolait de ne pas toujours réussir. On sentait, à l'entendre, qu'il en souffrait et qu'il était prêt à reconnaître que c'était de sa faute, qu'il ne savait pas s'y prendre.

Il n'était pas fait pour entraîner et enthousiasmer les foules. Il réussissait à merveille dans les contacts individuels et les visites à domicile. Rares sont les familles qui' n'ont pas bénéficié de ses lumières et de ses conseils. Il n'a peut-être pas converti, mais rapproché de l'Eglise bien des gens qui étaient hostiles.

Il aimait beaucoup les enfants. Devenu curé de Briec, il venait encore volontiers revoir ses écoles libres de Mahalon.

Mahalon tenait une grande place dans son cœur : sa mère y est enterrée, et, après son départ, les paroissiens continuèrent à s'occuper de sa tombe... Ce fut sa première paroisse, où il connaissait tout le monde. Il y était aimé et estimé. »

Sans doute aussi s'y souvient-on de son attitude et de son action au temps de l'occupation germanique : sa connaissance de l'allemand lui permit d'intervenir pour des paroissiens menacés. Il sut aussi rappeler les principes de la justice et de la charité à certains maquisards trop prompts à condamner des compatriotes qu'ils accusaient de les avoir trahis.

Ce lui fut, à Mahalon, un réconfort et une joie d'être le voisin du Petit Séminaire. Il y allait avec plaisir, et, de leur côté, ses anciens collègues et les professeurs plus jeunes remontaient volontiers la vallée du Goyen, soit pour lui rendre service, - quelqu'un put dire que le recteur de Mahalon avait treize vicaires, - soit encore, tout comme les prêtres du canton, attirés par la cordialité de son accueil.

En Novembre 1947, il fut nommé curé-doyen de Briec. Il y succédait à M. le chanoine Soubigou, dont la *Semaine Religieuse* a naguère raconté les trente années de travail, de lutte, de prière, dans cette vaste et chrétienne paroisse.

La population fut, tout d'abord, déroutée par la timidité et la brusquerie qui marquaient les premiers contacts de M. Le Poupon avec des inconnus. Mais elle découvrit peu à peu sa valeur intellectuelle, la bonté de son cœur et son zèle apostolique. Elle constata son assiduité au confessionnal, sa fidélité à garder la résidence : hors les retraites pastorales et les pèlerinages de Lourdes, il ne passa la nuit hors de sa paroisse que quatre ou cinq fois en sept ans. L'on remarqua avec quel soin il veillait sur les ornements et le matériel liturgiques ; combien il tenait à faire participer activement les fidèles à la messe et aux offices, étudiant et réalisant à cet effet avec ses suffragants le projet d'un missel simple, aussi complet que possible, doté de cantiques bretons et français.

Pour rouvrir et faire croître la dévotion à la Sainte Vierge, il organisa, au cours de l'année mariale de 1954, des pardons en l'honneur de Notre Dame, dans toutes les paroisses du doyenné. Il restaura la chapelle d'Illijour. Il avait formé le dessein de lui consacrer Briec. Son départ pour Quimper ne lui permit pas d'exécuter son projet.

Il considérait comme l'un de ses devoirs primordiaux l'instruction religieuse de son peuple. De là l'intérêt qu'il porta à ses écoles libres et son action constante en leur faveur. De là sa prédication régulière, aussi claire et solide que l'avait été son enseignement de professeur. Il apportait à la composition de ses sermons le même soin qu'à la préparation de ses cours au Petit et au Grand Séminaire. En même temps que sa voix couverte et que sa volonté de convaincre plutôt que d'émouvoir, c'est sans doute ce souci de ne rien laisser à l'inspiration du moment qui l'empêcha d'être un orateur capable de toucher et de faire vibrer les âmes. Mais parfois l'ardeur de sa foi et de son zèle pastoral donnait à sa parole une flamme inhabituelle et d'autant plus saisissante. Un dimanche, on lui remit, au cours de la grand'messe, un tract qui se distribuait dans la paroisse en faveur des écoles communales. A la fin de l'office, il monta en chaire et fit une mise au point de la question avec tant de précision et de fougue à la fois qu'il remua profondément son auditoire. Comme il s'excusait ensuite auprès d'un bon paroissien d'avoir improvisé ce discours, l'autre lui répondit, avec un sourire, et en demandant pardon de son audace : « Monsieur le Curé, improvisez donc tous vos sermons ! »

Pour renforcer et étendre l'effet des prédications, il lança un bulletin interparoissial mensuel, dont il rédigeait lui-même tout le fond commun et dont il tapait les stencils. Il mêlait aux articles proprement religieux des notices sur l'histoire de Briec, prenant grand plaisir à compiler les archives qui lui en fournissaient la matière.

Ce qui contribua peut-être le plus à le faire connaître et apprécier, ce fut la visite pastorale qu'il s'imposait, tous les ans, pour faire à domicile la quête du Denier du Culte. Soit à pied, soit à bicyclette, puis à vélomoteur, il y consacrait trois mois, et c'était une rude fatigue. Mais il y trouvait la joie du pasteur qui sent la crainte révérentielle de ses ouailles se muer en affection respectueuse et confiante.

C'était déjà une lourde charge que la direction d'une si grande paroisse. Et voici qu'en 1950, M. Le Poupon, sans cesser d'être curé de Briec, devint officiel du diocèse. Pendant quatre ans, il mena de front son travail pastoral et ses fonctions de président du tribunal ecclésiastique. Mais il sentit rapidement qu'il lui devenait impossible d'accomplir sa double besogne avec la perfection qu'il s'imposait en toutes ses activités.

En Décembre 1954, Monseigneur lui confiait l'aumônerie de Kernisy et le nommait chanoine titulaire (il était chanoine honoraire depuis 1948). En Novembre 1955, à la mort de M. Jean-Ronan Guéguen, M. Jean-Ronan Le Poupon, dont la famille était, comme celle de M. Guéguen, issue de Locronan, devenait Doyen du Chapitre. Les lecteurs de la « Semaine Religieuse » ont pu savourer les discours du Nouvel An, om il offrait à Monseigneur l'Evêque les souhaits du clergé et traçait le tableau de l'année écoulée. On ne savait ce qu'il fallait y admirer le plus, de la délicatesse des sentiments ou de la perfection du style.

A son ministère d'aumônier de Kernisy, il se consacra avec le même sens du devoir, la même foi profonde, le même esprit surnaturel qui l'avaient inspiré dans ses postes précédents, éclairant et sanctifiant les âmes, les instruisant au moyen d'exhortations et de retraites minutieusement préparées, les guidant par une sérieuse direction. Bien que sa santé eût faibli tôt après sa venue à Quimper, il assura tous les exercices du culte et les confessions avec une régularité qui fut en tout temps parfaite, et, durant sa dernière année, à certains jours, héroïque.

Avec quelle conscience aussi il s'acquitta de sa tâche d'official ! Il y apportait, d'ailleurs, toutes les qualités requises : une science précise des lois canoniques et de la procédure dont elles règlent la marche, le souci d'examiner à fond et en toute impartialité les causes soumises à sa juridiction. Ses jugements, mûrement pesés, s'exprimaient en un latin robuste, clair et nuancé. Monseigneur l'Evêque lui décerna, un jour, publiquement cet éloge : « *Depuis plusieurs années, vous représentez pour nous, à l'Officialité, une sécurité que d'autres diocèses nous envient.* »

Mais tôt après son arrivée à Quimper s'étaient manifestés les premiers symptômes du déclin de sa santé : des congestions pulmonaires, qui allèrent se multipliant, chaque hiver, cachant un mal plus profond qui minait peu à peu ses forces. Depuis le début de 198, elles ne laissèrent guère de répit. Vers la fin d'Août, il dut s'avouer vaincu. Il garda la chambre, puis s'alité pour ne plus se relever. Il comprit vite que tout traitement était désormais inefficace, offrit, en pleine lucidité, le sacrifice de sa vie, et, le matin du 27 Septembre, il rendit son âme à Dieu.

Avant de donner l'absoute, lors de ses funérailles, Monseigneur concluait ainsi l'éloge ému qu'il fit du défunt : « *Nous garderons de lui le souvenir d'un prêtre éminent par sa culture, sa modestie et sa discrétion, par son esprit surnaturel qui l'achemina sans cesse vers un plus grand dévouement.* »

Il avait reçu du Ciel des qualités peu communes : une intelligence vive et pénétrante, aussi douée pour la synthèse que pour l'analyse, à l'aise dans toutes les branches du savoir servie par une mémoire et une puissance de travail étonnantes. Par devoir d'état et par goût personnel, il les consacra principalement à la Philosophie et aux sciences ecclésiastiques. Il était rare qu'il ne pût pas en ces matières, répondre rapidement aux questions les plus variées et les plus difficiles, ou trancher, avec la netteté et les distinctions voulues, les cas de morale ou de droit qu'on lui soumettait. Mais il savait, le cas échéant, réserver son jugement et ne le formuler qu'après réflexion et recours aux « auctores probati ». Car il était humble, et il avait le culte de la vérité et de l'exactitude dans l'exposé des faits ou de la doctrine et de là venait aussi qu'il dénonçait l'erreur, le sophisme, et jusqu'à la simple imprécision, avec franchise et vigueur, et, parfois, une sorte d'irritation qui contrastait avec la sérénité et la courtoisie habituelles de ses propos.

Un labeur assidu et méthodique entretenait et développait ses connaissances, assurait la préparation « ad unguem » de ses cours, de ses instructions à ses paroissiens ou aux religieuses, de ses interrogatoires et de ses jugements d'official. Il dominait son sujet, quel qu'il fût, et sa pensée s'exprimait en un style d'une vigueur, d'une pureté, d'une plénitude toutes classiques.

Mais qu'on ne se le représente pas constamment grave et tendu. Il savait sourire et plaisanter, avec un esprit très fin. Ses anciens collègues de Pont-Croix se souviennent des chansons bretonnes, d'un humour malicieux, qu'il s'amusa à rimer à l'occasion de tel cinquantenaire ou de tel camail. S'il ne se livrait pas dès le premier contact, une fois la glace rompue et sa confiance gagnée, l'on découvrait l'intérêt de sa conversation, tour à tour enjouée et capable d'aborder les sujets les plus sérieux.

En même temps se manifestait la bonté d'un coeur, qui aimait à faire plaisir et à rendre service ; et l'on devinait à la source de cette bonté, une profonde charité. C'est ce qui explique qu'il se soit fait tant d'amis fidèles. Jusqu'en 1957, il retrouvait avec joie chaque année, quelques condisciples de son cours de collège, laïcs et prêtres, en des réunions qui se tenaient tantôt chez l'un tantôt chez l'autre. J'ai déjà laissé entendre combien lui demeurèrent attachés ses collègues du Petit Séminaire. J'ai aussi noté comment ses philosophes de Pont-Croix, ses élèves du Séminaire, ses paroissiens de Mahalon et de Briec, et, enfin, la communauté de Kernisy, apprécièrent le dévouement de leur maître, de leur pasteur ou de leur aumônier, parfois bourru, mais toujours bon.

La bonté de M. Le Poupon, son dévouement à ses ouailles, son application scrupuleuse, jusqu'à l'extrême limite de ses forces, à sa tâche de prêtre, nul doute qu'il ne les ait puisés dans sa foi, dans la conscience très vive qu'elle lui inspirait de la grandeur et des devoirs du sacerdoce, dans sa charité surnaturelle constamment tendue vers la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Et dans sa piété. Sur sa vie intérieure, il est vrai, il ne faisait pas de confidences. Mais on juge l'arbre à ses fruits, et cette vie intérieure de M. Le Poupon au don total qu'il fit de toutes ses riches facultés, de son temps et de son labeur aux ministères successifs auxquels on l'appela.

Son image de sous-diaconat porte ce verset du psaume 128 : « *Servus tuus sum ergo ; da mihi intellectum ut sciam testimonia tua* ». Il y a, dans ces paroles, une promesse et une prière. La prière, le Seigneur l'a libéralement exaucée : chez M. Le Poupon, quelle intelligence du « témoignage » divin ! La promesse du jeune sous-diacre, le prêtre, trente-sept années durant, l'a accomplie, de toutes ses forces et de toute son âme.

J.-M. Coadou

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 1959 p. 279, 302, 319, 335.